

LA MÈRE CAMUS,

COMÉDIE-FOLIE ,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par B. DE ROUGEMONT.

*Représentée, pour les premières fois, à Paris;
sur le Théâtre des Variétés amusantes, les
22, 23, 24, 25, 26 et 27 Prairial an XI.*



A PARIS;

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces
de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25,
vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XI. (1803.)

P E R S O N N A G E S.

ACTEURS.

LA MERE CAMUS *, bossue, borgne et boiteuse.	<i>Hossard</i>
JEAN-LOUIS , batelier.	<i>Beaupré.</i>
ANDRÉ , son neveu.	<i>Volny.</i>
CADET , niais.	<i>Armand.</i>
BABET , fille de Jean-Louis.	<i>mad. Dopson.</i>

*La Scène se passe à B***, chez Jean-Louis:*

* Ce rôle peut se jouer indistinctement par une femme ou par l'acteur qui joue madame Angot.

P E R M I S S I O N.

Permis, en vertu de l'autorisation du Ministre de l'Intérieur, le 14 Prairial an XI. FÉLIX NOGARET.

Vû l'approbation, permis d'afficher et représenter, le 19 Prairial an XI, le conseiller d'état, préfet de police.

Signé DUBOIS.

L A
M E R E C A M U S,
C O M É D I E - F O L I E.

S C È N E P R E M I È R E.

A N D R É , C A D E T .

C A D E T .

OUI, monsieur, cette madame Camus, dont on jase tant, arrive de Paris aujourd'hui, et votre oncle dit qu'il vous la fera z'épouser.

A N D R É .

L'épouser !.. Ah ! Cadet, jamais je ne consentirai à ce mariage,

C A D E T .

Bah ! laissez donc... Il le faudra bien, puisqu'il destine sa fille, mademoiselle Babet, stella que vous aimez tant, au neveu de cette madame Camus, à monsieur Jonquille.

A N D R É .

Que dis-tu ? mon oncle aurait aussi disposé de la main de Babet.

C A D E T .

Dumoins, il le dit à tout le monde.

A N D R É .

Mon oncle dit...

C A D E T .

Que la réputation de la mère Camus le transporte, et que d'une manière ou d'autre, il faut qu'elle soit impatronisée dans sa famille, et puis, d'ailleurs, il dit que c'est une femme très-répondue dans la grande société.

A N D R É .

Quelque coquette surannée.

C A D E T .

D'une humeur gaie, folichonne.

A N D R É .

Une extravagante.

C A D E T .

Elle a couru tous les bals de Paris.

A N D R É.

Et mon oncle voudrait me faire épouser cette femme-là?

C A D E T.

C'est son projet.

A N D R É.

Air : O ma tendre musette.

Femme qui toujours danse,
Et qui tant a couru ;
Quelquefois en cadence,
Fait sauter la vertu :
Ces aimables bergères,
Ne savent que changer ;
Chez les femmes légères ;
L'honneur est bien léger.

C A D E T.

Pas plus que chez les autres : c'est par-tout la même chose.

A N D R É.

Et son neveu doit épouser ?...

C A D E T.

Mademoiselle Babet... Ah ! ça fera un fier couple !... On dit le jeune homme un peu borné ! mais c'est inférieur...

Air : Il faut quitter ce que j'adore.

Ce jeune homm' sera son affaire,
Car c'est votre oncle qui l'a dit ;
Aux femmes souvent on sait plaire ,
Quoique l'on n'ait aucun esprit :
Un rien sait enchanter leur ame ,
Quand d'elles on est amoureux ,
Et puis on sait bien qu'une femme
A toujours de l'esprit pour deux.

A N D R É.

Les projets de mon oncle ne réussiront pas , et ces deux mariages ne se feront point.

C A D E T.

Ah ! ah !

A N D R É.

Je m'y oppose formellement , et j'espère trouver des moyens sûrs pour les empêcher.

C A D E T.

C'est ça ! inventons , imaginons !...

A N D R É.

J'aime Babet à la folie , j'en suis aimé de même.

C A D E T.

C'est vrai.

A N D R É.

Et il faudra bien que mon oncle finisse par entendre raison.

C A D E T.

Il est si accommodant.

Air : Appelé par le dieu d'amour.

Votre oncle a l'esprit curieux ;

Il est jaloux , il est bizàre :

Méchant , bourru , capricieux ,

Emporté , brutal , même avare :

Sans jurer , il n'dit pas deux mots :

Pour un rien il vous bat , vous gronde ;

Mais , excepté tous ses défauts ,

C'est le meilleur homme du monde.

A N D R É.

Je ne conçois pas quel est ce caprice , vouloir me faire épouser une femme qu'il ne connaît pas.

C A D E T.

Quand j'dis qu'il ne la connaît pas... Il en a entendu parler d'une manière prépondérante.

A N D R É.

Et par qui ? par quelques voyageurs Gascons , qui se sont peut-être amusés de lui.

C A D E T.

Ah ! ça serait godiche.

A N D R É.

Qui lui ont peint cette femme comme une divinité.

C A D E T.

Tandis que ce pourrait bien n'être qu'un diable.

A N D R É.

Et quand elle mériterait le bien qu'on dit d'elle... Est-ce une raison pour lui écrire ? pour la faire venir en ces lieux ? pour rompre mon mariage ? pour désoler Babet ?..

S C È N E I I.

L E S P R É C É D E N S , B A B E T.

B A B E T.

QUE dites-vous André ?.. Vous prononcez mon nom.

A N D R É.

Je parlais du nouveau caprice de ton père et de l'arrivée de la mère Camus.

C A D E T.

C'n'est pas l'embarras , je voudrais la voir cette femme.

B A B E T.

Nous ne la verrons que trop tôt.

C A D E T.

Ah ! comment parer ce coup là ?.. Le papa z'est solide et quand il dit quelque chose , c'est comme s'il avait parlé sérieusement.

A N D R É , à *babet*.

C'est de ta faute aussi.

B A B E T.

De ma faute !

A N D R É.

Il y a six mois que nous devrions être mariés.

B A B E T.

Tu sais bien que mon père m'a fait promettre de ne point laisser parler mon cœur avant qu'il m'ait choisi un mari.

C A D E T.

Une promesse comme celle-là ne se promet pas.

B A B E T.

Ah ! j'ai moins redouté la défense de mon père , que les caquets...

C A D E T.

Oui , les caquetages des autres filles du quartier n'est-ce pas ?... faut avouer qu'il n'y a pas de langues pareilles dans le département.

A N D R É.

Air : Du vaudeville de Claudine.

Bannis une telle crainte
Ne consulte que ton cœur ;
Babet , parles-moi sans feinte ,
Et réponds à mon ardeur.
Va , ne crains pas qu'on te fronde
D'm'accorder un doux retour.
» Si l'amour a fait le monde ,
» Tout le monde fait l'amour. »

B A B E T.

Ah ! mon ami , l'arrivée de madame Camus me fait une peine.. qui suffit pour te prouver à quel point tu m'es cher.

A N D R É.

Eh bien ! c'est dit , ton père a beau vouloir nous séparer , nous serons unis malgré lui.

Air : Ma vie change et varie. (du vin le jeu et les femmes.)

La rose ,
A peine éclose ;
Du papillon ,
Fixe , dit-on ,
Et les soupirs ,
Et les désirs :

Comme elle ,
 Vous êtes belle ;
 Et tant d'attraits ,
 Ont pour jamais
 Séduit mes yeux ,
 Fixé mes vœux.
 Jeunesse ,
 Candeur , finesse ,
 Grace , fraîcheur ,
 Charmes du cœur ,
 Esprit et goût ,
 Vous avez tout :
 L'amant volage ,
 Plus doux , plus sage ;
 En vous voyant ,
 Un seul instant
 Devient constant.
 La rose , etc.
 Dans la main qui la cueille ,
 Si la rose s'éfeuille ;
 Sur sa tige entre nous ,
 A-t-elle un sort plus doux ?
 La rose , etc.

B A B E T.

Air : *Ah bon dieu comme à c'te fête.*

Il est , j'l'avoue avec franchise ,
 Plus d'un homme qui me courtise.
 Qui veut que dans ses yeux je lise ;
 À quel point je suis à son gré :
 Sans détour , s'il faut que j'le dise ,
 Ah ! c'est toi seul que j'aimerai.
 Gaité , raison , amour , franchise ;
 Tout s'rencontre chez mon André ;
 C'est lui ! c'est lui , que j'aimerai.

A N D R É.

Mais quel moyen employer pour faire changer mon oncle de résolution.

B A B E T.

Je l'ignore.

A N D R É.

Si Cadet voulait nous aider et chercher à découvrir ce que pense monsieur Jean Louis.

C A D E T.

Oh ! ça n'est pas trop aisé , car lui-même quelquefois n'en sait rien.

A N D R É.

Il ne se défiera pas de toi.

B A B E T.

Sans doute!

C A D E T.

*Air : De la fille en loterie.*Cadet cède à votre désir,
Et pour lui c'est un jour de fête.

A N D R É.

Pour mieux l'épier à loisir,
Mon ami prend l'air d'une bête.

C A D E T.

Soyez tranquille!

J'en aurai les airs et le ton,
Ce rôle ne m'est pas étrange,
Dans mainte et mainte occasion
J'ai fait la bête comme un ange.

B A B E T.

Voici mon père.

S C E N E I I I.

L E S P R É C É D E N S , J E A N - L O U I S .

J E A N L O U I S .

Air : Il était une fillette.

MA foi! c'n'était pas la peine
De me lever si matin,
La diligence qui l'amène
Est encor dans le chemin;
Eh haie! eh hue! eh haie! eh hue!
Allons grand train arrive ma reine,
Ton retard me désol' vraiment,
Enfans vous en pensez autant,
Tranquillisez-vous cependant,
Avant un' demi-heure au plus
Nous verrons la mère Camus.

B A B E T.

C'est un' visite d'laquelle je me passerais bien volontiers.

J E A N L O U I S .

Qu'est-ce que tu dis donc Babet, apprend qu'une femme comme la maman Camus, z'honore tous les quartiers qu'elle visite d'sa présence.

B A B E T.

Comme vous voudrez, mon père, mais je ne puis voir d'un bon œil une femme qui vient m'enlever mon amant.

J E A N L O U I S.

Ton amant..... Eh! quoi, t'est-ce que vous auriez tévu une inclination sans m'en toucher seulement deux paroles.

B A B E T.

Mon cher petit papa.

J E A N L O U I S.

Ah! j'voudrais voir ça..... Eh bien! André, qu'est-ce que t'as donc, tu baisses les chassiss, foi d'homme de dieu, si j'savois que tu z'aie z'osé lui parler d'quelque chose.

C A D E T.

Ne vous fâchez pas, monsieur Jean Louis, il ne lui a parlé d'rien, il lui a seulement déclaré son amour.

J E A N L O U I S.

Son amour... à Babet!... à ma fille!

C A D E T.

Qu'est-ce qui y a donc d'si z'extraordinaire?

J E A N L O U I S.

Serait-t-il dieu possible.

A N D R É.

Oui, mon oncle, je n'ai pu voir Babet sans l'aimer.

J E A N L O U I S.

Ah! tu l'aimes... et toi... aurais-tu z'été assez t'effrontée pour répondre à ces giries sentimentales.

B A B E T.

Mon père!...

J E A N L O U I S.

Allons, réponds sans louvoyer.

B A B E T.

Mon cousin est si jeune, si aimable.

C A D E T.

Si séduisant, si simple, si sensible.

J E A N L O U I S.

Te terras-tu, habillé de bête, où j'vais t'amincifier.

B A B E T.

Air : *Des triolets.*

Je le voyais à chaque instant,
D'l'aimer j'n'ai pu me défendre;
En proie à ce doux sentiment,
Je le voyais à chaque instant:
Il me parut intéressant;
Pour mon malheur j'ai le cœur tendre;
Et le voyant à chaque instant,
D'l'aimer j'n'ai pu me défendre.

J E A N L O U I S .

Eh ben ! puisque c'est ainsi , j'te défends d'y songer désormais.

A N D R É .

Mon oncle !

B A B E T .

Mon papa !

C A D E T .

Monsieur Jean-Louis.

J E A N L O U I S .

J'ai fait choix d'un cadet qu'est pû capable d'faire honneur à notre famille.

B A B E T .

Je ne pourrai jamais l'aimer.

J E A N L O U I S .

Et mon neveu z'épousera t'une femme dont l'équivalent est supérieur à tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour.

A N D R É .

Quand ce serait la fille d'l'empereur d'la Chine , j'n'y consentirai jamais.

J E A N L O U I S .

Qu'est-ce que tu dis donc coco ?.. Songes à m'obéir , où j'te ferai jouer des arguemines.

A N D R É .

Mou oncle , regardez-là , et jugez si je peux l'oublier.

J E A N L O U I S .

Je sais bien qu'elle est jolie , mais ça ne t'empêchera pas d'la rayer d'ton souvenir dans quelques jours.

B A B E T .

Ah ! c'est bien aussi ce que je crains.

A N D R É .

Ce que vous craignez , Babet !

B A B E T .

Les hommes sont si volages !

A N D R É .

Vous vous trompez , et notre sexe est plus constant que le vôtre.

J E A N L O U I S .

Il est fort celui-là.

C A D E T .

Eh bien ! moi , je ne m'en étais pas douté.

A N D R É .

Air : De la romance de Ténier.

Privé d'une épouse charmante ,
Orphée en instruit l'univers ,
Il se désole , se lamente ,
Il court la chercher aux enfers :

Jusqu'aux enfers il descend , et réclame
 L'objet qu'il a toujours chéri.
 Quand pourrez-vous me citer une femme
 Qui fut y chercher son mari ?

J E A N L O U I S.

Ecoutez - moi , eufans , mon parti z'est pris , mais si
 l'hasard faisait qu'un de ces trois matins vous d'vinssiez
 veufs tous les deux , eh bien ! vous vous marierez , quoi ?

B A B E T.

Jolie espérance !

J E A N L O U I S.

En attendant , vous aurez celui d'vous oublier l'un z'é
 l'autre ; et toi , Babet , tu vas commencer par jouer des
 fourchettes , et aller en garnison dans ta chambre jusqu'à
 ce que ton futur arrive.

B A B E T.

Mon petit papa ,

J E A N L O U I S.

Tu raisones.... voyage vivement.... ou....

Air : On dit qu'à quinze ans.

Allons , sur-le-champ ,
 Rentrez , je veux qu'on m'obéisse ,
 Allons , sur-le-champ ,
 Rentrez dans votre appartement.

B A B E T.

Ah ! grand dieu ! quel supplice ,
 Il faut me renfermer :
 Par un tel sacrifice ,
 Vois si je sais t'aimer !

T O U S T R O I S.

Allons }
 Allez } sur-le-champ ,
 Rentrez }
 Rentrans } il faut qu'on obéisse , etc.

S C È N E I V.

A N D R É , C A D E T , J E A N - L O U I S.

J E A N L O U I S.

E r toi , Cadet , va voir z'à la diligence d'Paris , si la mère
 Camus aurait celui d'être arrivée.

C A D E T.

J'y vais , not' bourgeois... si elle est arrivée , qu'est-ce que
 j'lui dirai à la diligence ?

J E A N L O U I S.

Tu conduiras ici la mère Camus, et tu viendras m'avertir.

C A D E T.

Ça suffit....

S C E N E V.

A N D R É, J E A N - L O U I S.

J E A N L O U I S.

Q U A N T à vous, André, vous connaissez mes intentions, conformez-vous-y, où j'serais forcé de vous expulser du sein d'ma famille domestique.

A N D R É.

Permettez-moi d'vous observer....

J E A N L O U I S.

La résolution en est fixée, et d'ma vie vivante, j'n'en ait changé.

Air : De l'opéra-comique.

D'ailleurs, j'ai su le décider,
Je veux faire ce mariage.

A N D R É.

Ah ! plutôt que de vous céder,
Mon oncle, je pars et m'engage.

J E A N L O U I S.

A cet excès tu veux t'porter :
Mais à ton départ je m'oppose.

A N D R É.

Et ma foi j'aime mieux porter
Un fusil qu'autre chose.

J E A N L O U I S.

Et qui t'a dit que tu le porterais, c'est autre chose. Apprends que la mère Camus jouit d'une considération en pied : qu'elle est connue dans Paris comme Fanchon, qu'elle s'est fait des amis par-tout, et que moi qui ne la connais que par ouï-dire, mais sur le rapport de gens dignes de foi, je parirais qu'elle est jeune, jolie, sensible, et qu'elle a tout ce qu'il faut pour faire la prospérité d'un ménage.... Or, mon fiston, je t'engage à soigner cette affaire, à z'oublier Babet, et à penser qu'un mariage comme celui-là te garnira tes goussets d'un millier de globets.

A N D R É.

Et que m'importe l'argent ?

J E A N L O U I S.

Allons ! allons ! d'la patience, moi je vais me donner un

tion, me repomponner, à fin de revenir voir les futurs conjoints, dans une mise un peu plus superficielle.

S C È N E V I.

A N D R É, seul.

QUEL entêtement ! comment espérer de lui faire changer de sentiment. J'entends du bruit... on vient.... ciel ! quelle est cette figure ?

S C È N E V I I.

L A M È R E C A M U S, A N D R É.

L A M È R E C A M U S, *elle est borgne, bossue, boiteuse, elle a un voile, un très-large ridicule et un éventail.*

Air : *Du bastringue.*

Place ! place à la mère Camus,
C'est elle-même qui s'avance.
Place ! place à la mère Camus,
Qu'à plus d'attraits que d'écus.

A N D R É, *à part.*

Juste ciel ! c'est-là celle qu'on veut me faire épouser.

L A M È R E C A M U S.

Est-ce que vous êtes d'ici, vous ?

A N D R É.

Oui, madame.

L A M È R E C A M U S.

Allez donc leur dire que je suis t'arrivée.

A N D R É.

Votre nom, s'il vous plaît ?

L A M È R E C A M U S.

Est-ce que vous ne connaissez pas la mère Camus ?

A N D R É.

C'est donc vous !

L A M È R E C A M U S.

Oui, mon choux.... je vois que t'est étonné de me trouver si belle !

A N D R É.

Il est vrai que je vous croyais tout autre.

L A M È R E C A M U S.

On t'aura dit que j'étais borgne, bossue, boiteuse, et tu vois, par toi-même, combien le monde est méchant.

A N D R É.

Oui, l'on a fait bien des histoires sur votre compte.

L A M E R E C A M U S.

Conte moi ça , ça me divertira.

A N D R É.

Vous oubliez qu'il faut que j'aille avertir le maître de la maison de votre arrivée.

L A M E R E C A M U S.

Dis-moi ? est-ce un bon vivant que ce gas là ?... c'est que sa lettre m'a paru faire..... me faire venir de Paris pour me faire entrer dans sa famille par le mariage , c'est que c'est honorant ça....

A N D R É.

Vous n'aurez point à vous en plaindre.

L A M E R E C A M U S.

Je l'espérons ben... mais va vite, que je l'envisagions ce cher homme ; va , va mon petit : il est drôle ce petit Cadet.

S C E N E V I I I.

L A M E R E C A M U S , seule.

V'LA donc qui est décidé...

Oni, ç'en est fait, je me marie.

Y a ben long-temps que j'en ai t'envie, ce brave homme qui ne me connaît que sur la renommée que je me suis t'acquise dans l'histoire de mon siècle, et qui me fait venir dans ce pays , pour augmenter le nombre de chrétiens d'sa famille. Ah ! j'ai t'eu trop de malheur dans ma vie , fallait bien que ça finisse d'une manière plus aimable.

Air : De Fanchon aux montagnes de la Savoie.

Dans l'âge heureux qui suit l'enfance ,

Trompée par un vil séducteur ;

Dans la capitale de France ,

Je ne rencontraï que douleur ;

Ici, j'apporte en récompense :

Avec mes cinquante ans, mes traits et l'espérance.

On me promet en mariage

Un jeune homme aimable et charmant ;

On l'dit aussi riche que sage ,

C'est un avantage bien grand :

Mais pour ma part en récompense :

J'apport' mes cinquante ans, mes traits et l'espérance.

Ahie, je suis un peu lasse, quoi qu'il y ait d'ici Paris soixante-cinq lieues, je les ai faites à pied ; la diligence est trop chère pour ceux qui n'ont pas l'sou... Et puis t'à pied ça donne de l'exercice... et moi, j'aime beaucoup l'exercice , à propos d'exercice, faut que je m'assise. L'patron

d'la cabane tarde bien ! ah ! c'est qui se requinque un peu ,
c'est juste.

(*Elle baisse son voile.*)

S C È N E I X.

LA MÈRE CAMUS, CADET.

CADET, à part.

LA diligence est arrivée et elle n'était pas dedans.

LA MÈRE CAMUS, à part.

Quel est ce petit drôle ?

CADET, à part.

Quelle est cette femme ?

LA MÈRE CAMUS, à part.

Si c'était le fils de la maison.

CADET, à part.

C'est peut-être elle ; monsieur André n'en veut pas , si
je lui faisais t'un peu ma cour ?

LA MÈRE CAMUS, à part.

Il a l'air intéressant.

CADET.

C'est dit, allons , du front... C'est sans doute à madame
la mère Camus ?...

LA MÈRE CAMUS.

Oui, monsieur.

CADET.

Je suis t'aux nuées , de ce que par un coup du sort qui
m'est favorable... J'ai le bonheur...

LA MÈRE CAMUS.

Ca vous est bien aisé à dire.

CADET.

Air : O Fontenay. (de Gentil Bernard.)

En vous voyant , j'ai senti dans mon ame

Le traître amour , épuiser son carquois :

Je suis ravi de vous dire , madame ,

Que je vous aim' pour la première fois.

LA MÈRE CAMUS.

C'est un honneur , ous' que le profit est de mon côté.

CADET.

Votre vue porte dans mes sens... une palpitation... Je
suis bien sûre que vous êtes belle.

L A M È R E C A M U S.

Air : *D'une folie.*

Je suis t'encor dans mon printems.

C A D E T.

Elle est dans son printems !

L A M È R E C A M U S.

A peine au sortir de l'enfance ;

C A D E T.

Elle est en enfance.

L A M È R E C A M U S.

On dit que j'ai des traits charmans.

C A D E T.

Des traits charmans !

L A M È R E C A M U S.

Un air de candeur , d'innocence.

C A D E T.

D'innocence !

Voyez-en moi l'dieu des amours ,

Qui vo .. qui vole a vot' secours.

L A M È R E C A M U S.

C'est peut-être une charge de votre part.

C A D E T.

Vous me feriez l'impolitesse de ne pas croire à la sincérité de mes paroles.

L A M È R E C A M U S.

Je sais bien comme on nous fait aller.

Rondeau de maison à vendre.

Fiez-vous aux vains discours des hommes ,

Ecoutez leurs doux propos d'amours :

On nous parle, on nous trompe, et faibles que nous sommes,

On nous parle, on nous trompe , et nous aimons toujours.

C A D E T.

Croyez que je serai t'au comble du bonheur de vous prouver combien vous me subjuguez.

Air : *Bouton de rose.*

Bouton de rose

En tous les tems charme et nous plait ,

Semblable à cette fleur mi-close ,

Madame , chez vous tout parait

Bouton de rose.

L A M È R E C A M U S.

Il est joli le compliment , reste à savoir s'il part du fond de l'ame.

C A D E T.

S'il en part !

L A M È R E C A M U S.

Et votre famille, est-ce qu'elle consentira à nous unir ?

C A D E T.

Avec transport.

Air : *Il faut des époux assortis.*

Il faut des époux assortis,
 Daus les liens du mariage :
 Je suis la perle des maris,
 Daignez agréer mon hommage ;
 Toujours ardent à rafraîchir,
 La fleur nouvellement éclore ;
 Je serai pour vous le zéphir,
 Et pour moi vous serez la rose.

L A M È R E C A M U S, *se lève, ôte son voile, court
 à Cadet et lui dit :*

Eh bien ! v'la qu'est bâclé, mon fiston, je t'épouse.

D U O. Air : *du prisonnier.*C A D E T, *effrayé.*

O ciel ! en croirai-je mes yeux ?

L A M È R E C A M U S.

Qu'avez-vous donc ? qui vous transporte ?

C A D E T.

Qu'un tel objet me semble affreux !

L A M È R E C A M U S.

Qui vous agite de la sorte ?

C A D E T.

Sort cruel ! affreuse méprise !

Ensemble. { Ah ! qu'elle est laide ! ah ! quelle horreur !

L A M È R E C A M U S.

{ Doux momens ! aimable surprise !
 Je vois que j'ai touché son cœur.

C A D E T.

Je suis confus d votre tendresse.

L A M È R E C A M U S.

Je t'aimerai jusqu'au trépas.

C A D E T.

Trop d'amour importune et blesse.

L A M È R E C A M U S.

L'mien ne t'importunera pas.

C A D E T.

La peur me prend et m'agite...

Je crains d'fixer ses appas...

Pour la fuir, j'en serai quitte ;

Non, je ne l'épouserai pas.

L A M È R E C A M U S.

Je sens mon cœur qui palpite,
Un tel moment est bien doux !
Mais il battra bien plus vite,
Alors qu'il sera mon époux.

(*Cadet va pour sortir, la mère Camus l'arrête.*)

L A M È R E C A M U S.

Eh bien ! Vous vannez ! quoiqu'ça veut dire ?

C A D E T.

Fi, madame ! c'est une infamie de tromper les gens innocens, et de recevoir la déclaration d'un honnête homme quand on est z'assise.

L A M È R E C A M U S.

Qu'est-ce qu'il me rabâche donc ce M^r. de la flamme.

C A D E T.

On ne se laisse pas engeoler, quand on n'a qu'un quinquet et qu'on ne peut trotter que d'une guibogne.

L A M È R E C A M U S.

Ah ! tu te dédis.

C A D E T.

Non, changez-vous pour un autre, et je tiendrai ma parole.

L A M È R E C A M U S.

Je n'entends point cela, tu m'épouseras.

C A D E T.

Je ne vous épouserai pas.

L A M È R E C A M U S.

Tu m'épouseras, ou je te prends par une poignée de soie et je te fais faire le saut du tonneau par la fenêtre.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, J E A N - L O U I S.

J E A N L O U I S.

EH bien ! qu'est-ce que c'est que ce tapage ?

L A M È R E C A M U S.

C'est cet arcopins qui a promis de m'épouser, et qui en moins d'une minute a changé de sentimens.

C A D E T.

C'est vous, qui avez changé, car quand vous étiez z'assise et que vous aviez votre voile sur votre figure, vous aviez l'air jolie comme tout... mais à présent, ah !...

J E A N L O U I S, *à part.*

Cette voix me frappe à l'improviste.

L A M È R E C A M U S, *à part.*

S'il n'était pas mort, je croirais que c'est lui.

J E A N L O U I S , à *Cadet*.

Cadet, vous avez t'évü tort de vous ingérer d'une déclaration à l'endroit d'une femme comme celle-là.

C A D E T.

Dam', vot' neveu dit qu'il ne veut pas z'épouser la mère Camus, et j'ai cru pouvoir me présenter à son insuffisance.

J E A N L O U I S.

La mère Camus !.... Quoi ! c'est vous qui êtes la mère Camus ?

L A M E R E C A M U S.

Tout à votre service.

J E A N L O U I S , à *part*.

Ah ! quel déchet !

L A M E R E C A M U S.

Je ne porte ce nom que depuis peu de tems, mais il n'y a que moi qui ai celui de le porter.

C A D E T.

Faut convenir qu'il est beau.

J E A N L O U I S , à *part*.

Comme on me l'a fait gober.

L A M E R E C A M U S.

Ne pourrais-je t'y pas aussi m'instruire de la personne à qui j'ai celui de parler.

J E A N L O U I S.

Mon nom s'appelle Jean Louis Dubus.

L A M E R E C A M U S :

Jean Louis Dubus !

J E A N L O U I S.

Est-ce que vous le connaisseriez ?

L A M E R E C A M U S.

Si je le connais !

D U O. *Air de la fausse magie.*

L A M E R E C A M U S.

Vous souvient-il de la Rapée ?

Vous souvient-il du Gros-Caillou ?

J E A N L O U I S.

Il me souvient de la Rapée,

Il me souvient du Gros-Caillou.

L A M E R E C A M U S.

C'est là que je fus t'atrappée,

Par un batellier de Saint-Cloud.

J E A N L O U I S.

C'est là qu'elle fut, etc.

L A M E R E C A M U S.

J'avais t'alors mon innocence,

J'étais jeune et pleine d'appas !

J E A N L O U I S.

Grands dieux ! quelle reconnaissance !
 Eh ! quoi , ne me trompez-vous pas !

L A M E R E C A M U S.

Air : du bastringue.

Je me nomme aujourd'hui Camus ,
 Mais dans c'tems je m'nommais Lise.
 Je m'appelle aujourd'hui Camus ,
 Ne me r'connaitrais-tu plus ?

J E A N L O U I S.

Ah ! qu'elle horrible surprise !
 Je l'avoue avec franchise ,
 Je ne comptais pas la dessus.

C A D E T , à part.

Il épous'ra la mère Camus.

E N S E M B L E.

Je me nomme } aujourd'hui Camus ,
 Elle se nomme }
 Mais dans c'tems { Ell' s'nommait } Lise.
 { Je me nommais }
 Je me nomme } aujourd'hui Camus.
 Ell' se nomme }
 Ne me reconnais tu }
 Il ne la reconnait } plus.
 Je ne la reconnais }

C A D E T.

Et vite, vite, courons apprendre ce revirement du sort à
 nos amoureux.

S C È N E X I.

J E A N - L O U I S , L A M E R E C A M U S.

J E A N L O U I S.

O Fatalité des cascades de la vie !

L A M E R E C A M U S.

Est-ce que tu n'es pas joyeux de m'avoir retrouvée ?

J E A N L O U I S.

Il est des choses auxquelles que les humains ne sont pas
 préparés..... Mais le tems a fait de furieux ravages sur la
 superficie de tes charmes.

LA MÈRE CAMUS.

Air : *d'œdipe.*

Du malheur auguste victime ,
J'ai t'essuyé ses coups affreux.

JEAN LOUIS.

Par quel hazard, toi que j'ai vu si drolette, il y a 30 ans
est tu devenue au point ous que te v'la ?

LA MÈRE CAMUS.

Ingrat !... tu te rappelles le jour ous que tu partis sans
me dire bon soir.

JEAN LOUIS.

Je me le rappelle.... Passons.

LA MÈRE CAMUS.

Quel fut l'étonnement de ma surprise, lorsque je vis
que je ne te voyois plus ; je te cherche, je t'appelle !... Ber-
nique. *Le désespoir m'entraîne... (chanté)* Ma fenêtre était
z'ouverte, je ne fais ni un, ni deux... je me jette à travers,
je m'enfonce une côte, je me crève un œil, je me casse
une jambe... et v'la ous que l'amour malheureux peut nous
conduire.

JEAN LOUIS.

Quoi ! c'est bien pour moi que tu t'ès jettée....

LA MÈRE CAMUS.

» J'en atteste les dieux !

» J'en jure par tes yeux.

JEAN LOUIS.

Cette preuve de tendresse me prouve qu'en fait d'amour
les femmes n'entendent pas raison.

LA MÈRE CAMUS.

Ah ! j'espère qu'à présent tu n'éluderas pas l'article du
nœud conjugal.

JEAN LOUIS.

Tu voudrais ?...

LA MÈRE CAMUS.

Et pourquoi pas !...

JEAN LOUIS.

Tu ès horriblement laide, c'est vrai... mais je me résigne
car on ne trouve pas tous les jours une femme qui se jette
par la fenêtre pour vous prouver sa passion... C'est conclu...

» C'est un époux,

» Qu'à tes genoux,

» Fait tomber sa vive tendresse «

SCENE XII ET DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

BABET.

EH bien ! mon père ?

A N D R É.

Eh bien ! mon oncle.

J E A N L O U I S , *tragiquement.*

Babet, z'embrassez votre belle-mère.

B A B E T.

Ciel !

A N D R É.

Ciel !

C A D E T.

Ciel !

A N D R É.

Mon oncle, par quel événement ?

J E A N L O U I S , *tragiquement.*

Tu vois l'objet de mes premiers amours.

C A D E T.

Je vous en fais mon compliment.

J E A N L O U I S.

C'est le désespoir de m'avoir perdu qui est la cause du changement de l'état de son corps, et par reconnaissance, je l'épouse.

A N D R É.

Ah ! mon oncle, que d'obligations !

J E A N L O U I S.

Paix !... Et vous, mam'zelle, qui vous émancipez de si bonne heure, et qui vous enmourachez sans ma participation, dans la crainte qu'il ne vous arrive un accident pareil.

C A D E T.

Ce qui serait dommage.

J E A N L O U I S.

Je vous permets d'envisager ce gas-là, et de lui donner votre main.

T O U S , *chantant.*

Formez , formons les nœuds les plus doux.

V A U D E V I L L E.

Air : *Du Vaudeville de Vadé à la Grenouillère.*

J R A N L O U I S.

Mais si vous voulez que la paix
 Réside dans votre ménage ;
 Si vous voulez des jours parfaits ,
 De mes avis faites usage.
 Pour que l'hymen toujours heureux
 Puisse , de fleurs orner sa couche ,
 Souvenez-vous-en tous les deux ,
 Le mari doit fermer les yeux ,
 La femme doit fermer la bouche.

B A B E T.

Plutôt que d'voir votre neveu ,
 Madame , entrer dans la famille ;
 Je l'avourai , j'avais fait vœu
 De rester encor long-tems fille.

A N D R É.

L'amour , d'un tel vœu , bien souvent
 Se rit , et point ne s'effarouche ;
 Mais agissant plus prudemment ,
 Que d'filles , pour un tel serment ,
 N'auroient jamais ouvert la bouche.

C A D E T.

Lorsque vous vintes en ces lieux ,
 Vous cachâtes votre figure ;
 Aussi d'mes transports amoureux
 J'vous parlai franchement , j'vous jure ;
 Je disais (de vous enchanté !)
 » Tout en elle est tentant , tout touche « .
 Mais , quand votre voil' fut ôté ,
 Ah ! votre vue , en vérité ,
 Aussi-tôt me ferma la bouche.

L A M E R E C A M U S , *au public.*

Notre jeune auteur a cherché
 A captiver toute la salle ,
 Et pour plaire , s'est rapproché
 De l'*Anacréon de la halle.*
 Mais , de ses tableaux , cependant ,
 Si quelqu'un ici s'effarouche ,
 Que par un signe triomphant
 A la critique , en ce moment ,
 L'indulgence ferme la bouche.

F I N.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

IN THE YEAR 1649

BY JOHN BURNET
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

IN TWO VOLUMES
THE FIRST
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM THE BEGINNING OF HIS REIGN
UNTIL HIS DEATH

IN TWO VOLUMES
THE SECOND
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM HIS DEATH UNTIL THE
END OF THE YEAR 1649

IN TWO VOLUMES
THE THIRD
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM THE BEGINNING OF HIS REIGN
UNTIL HIS DEATH

IN TWO VOLUMES
THE FOURTH
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM HIS DEATH UNTIL THE
END OF THE YEAR 1649

IN TWO VOLUMES
THE FIFTH
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM THE BEGINNING OF HIS REIGN
UNTIL HIS DEATH

IN TWO VOLUMES
THE SIXTH
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM HIS DEATH UNTIL THE
END OF THE YEAR 1649

IN TWO VOLUMES
THE SEVENTH
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM THE BEGINNING OF HIS REIGN
UNTIL HIS DEATH

IN TWO VOLUMES
THE EIGHTH
CONTAINING THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST
FROM HIS DEATH UNTIL THE
END OF THE YEAR 1649